

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE HAUTE-PICARDIE

Bureau de la Société en 1999

Présidents d'honneur :.....	M. Henri de BUTTET, † Mme Suzanne MARTINET
Président	M. Claude CAREME
Trésorier.....	M. Jérôme BURIDANT
Secrétaire	Mlle Frédérique PILLEBOUE
Membres	Mlle SCHMITT, Mme DANISZ, MM. BAUDOT, BOCQUET, CARNOY, HALLADE, LAHAYE, LEFEVRE, MERLETTE, PARENT, VEZIAT.
Membre d'honneur	M. Alain SAINT-DENIS

Activités de l'année 1998

17 JANVIER 1998 : Visite commentée de l'exposition *Francis Jammes et la Picardie à la bibliothèque de Laon*.

Francis Jammes (1868-1938) est un fils du Béarn. Après des études à Bordeaux, il se retire à Orthez, près de sa mère, et mène une vie rustique. Il affirme, dans sa poésie, le naturalisme : la nature est pour lui la seule école du poète. Son art repose sur la simplicité, par le vers libre et le « pur alexandrin » ; il n'en traduit pas moins les sentiments avec une profonde résonance. Ecouteons en lisant : « J'ai une fiancée, elle est joyeuse et ronde Comme une rose au grand soleil épanouie, Une rose riante et qui serait un nid. [...] Son arrosoir a la verdure de l'espérance, Il verse sur les fleurs une pluie d'arc-en-ciel Sous laquelle mon cœur se fond comme du miel. Les fleurs reçoivent l'eau et je reçois le ciel. » Cette fiancée, Ginette Goedorp, est de l'Aisne, de Bucy-le-Long. Francis l'épouse en 1907. Des questions surviennent : comment s'est faite la rencontre ? Quelle incidence a-t-elle dans les relations de Francis Jammes et la Picardie ? Cette exposition y répond.

Des panneaux clairs, où les illustrations charmantes, de style naïf, accompagnent tendrement les poèmes, et des correspondances manuscrites – de précieuses archives – rythment la vie, les pensées, les amitiés du poète. Ainsi ses origines et la découverte de la naissance illégitime de son père. Ainsi son rêve obsessionnel des îles où vécut son grand-père et où il n'allait, lui, jamais. Ainsi ses rêves d'amour, comme le rêve de « l'ombre subtile et coloniale de la fille d'un

capitaine de marine, yeux de velours, teint d'eau de noix, robe rose tendre ». Ainsi son retour à la foi, en 1905, sous l'influence de Paul Claudel. Ainsi son mariage avec Ginette, « jammiste » de quinze ans sa cadette et qui ose franchir le pas : lui écrire ; 64 lettres échangées entre juillet et octobre décident de leur rapide union. Ainsi la Grande Guerre où il est ambulancier et témoigne : « Foule anonyme des bons petits garçons [...] qui faisaient partie d'un patronage, d'une Société de pêcheurs à la ligne, qui s'en sont allés sans bruit, sans recommandations, sans spécialités, le sac au dos comme tout le monde, de gros souliers aux pieds comme tout le monde, l'arme en main comme tout le monde, dans la mort comme tant d'autres. » Ainsi Francis Jammes a salué la Picardie : « C'est chez toi que mon Dieu m'a choisi une femme » ; il la salue aussi au travers de ses amitiés : Gabriel Hannotaux, Henri Lerolle, Madeleine Luka, Arthur Fontaine, Tristan Klingsor et Paul Claudel, le plus célèbre.

Finalement, Francis Jammes et sa poésie soufflent une douce brise. Que Mme Macadré, M. Féerin, M. Lefebvre soient remerciés de nous l'avoir offerte.

25 JANVIER 1998 : M. Claude Carême propose une visite-conférence intitulée *La peinture au musée de Laon*. L'observation prolongée de quelques tableaux a permis de cerner l'évolution de l'art pictural de 1420 à la fin du XIX^e siècle : ainsi le retable *l'Annonciation* du Maître des Heures de Rohan (1420) pour le gothique, *Saint Jérôme* de Bles pour la Renaissance et le maniérisme, *Le concert* de Mathieu Le Nain pour le classicisme, *Erigone* et *Le Siège de Calais* de Jean-Simon Berthélémy pour le style rocaille du XVIII^e siècle, *La Paye des moissonneurs* (copie) de Léon Lhermitte pour le réalisme de la deuxième moitié du XIX^e siècle.

12 FÉVRIER 1998 : Hervé Delhaye présente le peintre *Enguerrand Quarton*.

Enguerrand Quarton – orthographe incertaine – est né, semble-t-il, en 1419, dans la partie occidentale du diocèse de Laon. Il a pu étudier la peinture auprès de Collard de Laon, être influencé par l'art flamand, mais aussi subir la situation dramatique de la France du XV^e siècle. Hervé Delhaye a insisté sur ce contexte difficile pour bien comprendre l'œuvre de l'artiste laonnois et le pourquoi du prolongement du gothique dans un pays qui tarde à se pénétrer de l'art de la Renaissance. C'est la guerre de Cent Ans avec les dévastations, les famines et la peste endémique. Les chrétiens sont d'autant plus troublés que l'Église ne rassure plus puisqu'elle est affaiblie par le Schisme et les antipapes.

Enguerrand Quarton quitte le Laonnois pour rejoindre Aix-en-Provence où il travaille avec Barthélémy d'Eyck, peintre favori du roi René d'Anjou. Puis il passe à Arles et gagne Avignon en 1447. La Provence est, dans ce milieu du XV^e siècle, la terre des peintres dont les caractères communs ont permis de les regrouper en ce qui est appelé « l'école d'Avignon ». Enguerrand Quarton domine cette école par son œuvre et son rôle qui ont été redécouverts récemment, suite à de patientes recherches notariales. Treize documents ont été

publiés par Sterling, en 1983, dans une monographie. En particulier des prix-faits (contrats où le commanditaire détaille l'œuvre à réaliser) montrent la réputation du peintre laonnois.

Hervé Delhaye a montré son influence sur l'enluminure du livre d'heures de la Pierpont Morgan Library et, surtout, il a décrit ses remarquables retables : *La Vierge de Miséricorde*, retable commandé en 1452 par Cadard, médecin de Charles VI et Charles VII réfugié en Provence : le beau déhanchement de la Vierge est une innovation. *Le Couronnement de la Vierge* de 1453, commandé par le prêtre Jean de Montagnac, glorifie la Sainte Trinité avec la composition symétrique du paradis. Le prix-fait précise : « *Premièrement y doist estre la forme de paradis, et en ce paradis doit estre la sainte trinité, et du pere au filz ne doit avoir nulle difference [...] Item, les vestemens doivent estre riches ; celui de Notre Dame doit estre de drap de Dams blanc figuré selon l'adviz dudit maistre Enguerand, et alentour de la Sainte trinité doivent estre cherubins et seraphins ; [...]* » ; mais *La Piéta* est à considérer comme le chef d'œuvre absolu de l'art provençal, par la modernité du Christ « cassé » et l'expression délicate d'une douleur intérieurisée qui exprime aussi la douleur profonde de la population en ce XV^e siècle.

14 MARS 1998 : Tout d'abord, M. Pigeon, conservateur à la bibliothèque, présente, dans le cadre d'une communication, une gravure du XIX^e siècle parue dans le supplément illustré du *Petit Journal* en septembre 1898. Il s'agit de « L'enfant du régiment ». La scène se passe à Laon. Un homme arrive pour accomplir sa période de 28 jours de manœuvre, au 45^e régiment d'infanterie. Veuf, il amène son jeune fils. Un officier les accueille et semble assurer l'enfant du lit et du couvert à la caserne, près de son père. L'armée française a grand cœur, à la veille de la Grande Guerre !

Prenant la suite, M. Prunier livre ses réflexions sur *Laon, cité de pierre*. La pierre domine la ville. Elle fonde tout d'abord la butte-témoin qui, imposante, semble résister au temps, donne l'impression d'immortalité, fascine, crée l'émotion. La butte porte la cathédrale. Raymond Prunier s'inspire des interprétations de Georges Duby exprimées dans *Le temps des cathédrales*. De transition entre le roman et le gothique, construite pendant la période de prospérité du Moyen Âge, la cathédrale de Laon exprime la richesse des évêques et de la bourgeoisie qui peuvent payer les nombreux artisans nécessaires à son édification ; elle affirme l'autorité royale renaissante. L'architecture de lumière qui l'inspire n'est-elle pas la voûte forestière, œuvre de la Création ? La clé de voûte n'est-elle pas, comme le roi, clé de voûte du royaume, ou comme le Christ, clé de voûte de l'Église ? Avec la butte, la cathédrale suscite l'émotion car elle est « belle, ô mortels, comme un rêve de pierre » (Baudelaire). Accrochés aux tours, là-haut, issus de la pierre, pierres vivantes, les bœufs ont souffert lors de l'élévation de l'édifice, ainsi que le tailleur de pierre : ils méritent reconnaissance. Sur les tours, ces élans géométriques entre la terre carrée et le ciel octogonal, les

boeufs sont aussi, là-haut, intermédiaires entre les hommes de la terre et les anges, les saints, qui habitent les cieux. Ils sont là-haut depuis huit cents ans et regardent, ironiques, les humains mortels ; ils ont sacrifié les plaisirs charnels pour la spiritualité : l'histoire du bœuf magique de Guibert de Nogent ne rappelle-t-elle pas la Passion et l'aide de Simon de Cyrène dans l'ascension du Golgotha ?

Hasardeuses, peut-être, ces interprétations sur les formes de pierre, interprétations élaborées à la suite de Georges Duby. Certes. Mais elles permettent de concevoir des pensées et ressentir les émotions du Moyen Âge, quand Laon devint « cité de pierre ».

8 AVRIL1998 : Melle Valérie Touzet cerne *Les relations des sires de Coucy avec l'abbaye de Nogent-sous-Coucy*.

À Coucy-le-Château, il y avait une abbaye, celle de Nogent, incendiée en 1771 ; détruite sous la Révolution sans laisser de traces, puisqu'il ne reste que quelques morceaux de céramiques à son emplacement.

Melle Valérie Touzet, en reprenant son mémoire de maîtrise, a rappelé sa fondation en orientant sa réflexion sur ses rapports avec les seigneurs de Coucy. À cet effet, elle a utilisé des documents dits de « première main », soit les archives de l'abbaye, qui présentent des transactions comme des donations, fondations de messes, achats de terrains... Un document de « deuxième main », le cartulaire chronique de la congrégation de Saint-Maur de 1660 de Dom Cotron, présente un plan de l'abbaye au XVII^e siècle et des textes anciens retranscrits.

Avec le consentement de l'évêque de Laon Elinand, Aubry, sire de Coucy, fonde l'abbaye en 1059 sur la rive droite de l'Ailette, au pied du château. Pourquoi cet endroit ? Le site est favorable géographiquement car boisé, près d'une rivière et d'une voie romaine. Il l'est surtout religieusement ; Guibert de Nogent rapporte qu'un roi païen se serait rendu à Jérusalem après la Crucifixion et, devenu chrétien, il aurait emmené des reliques du Christ, se serait arrêté et serait mort à Nogent ; il y aurait été enterré avec les reliques. En 1076, six moines bénédictins avec un abbé de Saint-Rémi de Reims s'installent dans la nouvelle abbaye, dotée de l'autel (église paroissiale) de Landricourt ; ils sont 11 en 1121. L'église visible sur le plan du XVII^e siècle date du XIII^e siècle ; sa nef de neuf travées est la réplique de celle d'Amiens, donc édifiée après 1250.

Les relations apparaissent souvent bonnes avec les sires de Coucy. Ce sont de généreux donateurs, tel Raoul I^r (1147-1190) qui, avant de partir en croisade, « corps en aventure de mort », cède un domaine à l'abbaye. Comme ils sont en outre puissants, l'abbé ne peut rien leur refuser. Ainsi, en 1120, Thomas de Marle¹ veut être enterré dans l'église abbatiale. Enguerrand III² construit un

1. Thomas de Marle (1095-1130) : fils d'Enguerrand 1^{er} et d'Ade de Marle qui avait épousé Aubry en premières noces.

2. Enguerrand III (1190-1242) : fils de Raoul I^r, lui-même arrière-petit-fils de Thomas de Marle.

oratoire à Folembrey pour entendre la messe et demande à l'abbé un desservant... contre le prieuré de Plainchatel.

Les conflits existent. Enguerrand IV (1248-1311) est un sire ombrageux. Il autorise les moines à utiliser une carrière de pierre pour la construction de la nef de leur église ; or il estime bientôt qu'ils abusent et il porte plainte ; le parlement lui donne raison. Une autre fois, il confisque une charrette de foin pris dans un de ses prés. En fait, le seigneur est pointilleux dans la défense de ses droits face à des moines qui cherchent à créer des usages. Mais pour quelle raison les 350 livres parisis, données en fondation de messes pour sa mort, ne sont-elles jamais versées ?

Les relations entre les sires et l'abbaye se terminent dans le cadre de la meilleure entente qui puisse être. Sous Enguerrand VII, il n'y a alors ni procès, ni injures. L'abbé l'invite même à déjeuner, invitation qui n'est pas un fait anodin. En effet, Enguerrand VII prête serment de garde de l'abbaye et l'applique sérieusement dans cette période d'insécurité qu'est la deuxième moitié du XIV^e siècle ; il organise l'affouage pour les moines ; il fonde des messes ; il paie – lui – 100 livres parisis. Il peut demander l'inhumation dans l'église abbatiale !

1^{ER} MAI 1998 : visite-conférence de l'exposition organisée par l'association « Culture et histoire autour du Vignon », *1918 : dernières batailles de l'Aisne*, à Chavignon. M. Gérard Lachaux présente de nombreux objets retracant les événements qui ont marqué le département de l'Aisne en 1918. Les premiers Américains dans les tranchées du front de l'Ailette, l'offensive de Ludendorff sur le Chemin des Dames, les combats de l'été sur les plateaux soissons, la contre-offensive victorieuse de Foch de Soissons à Laon, constituent les principaux sujets traités par l'exposition.

16 MAI 1998 : Alain Nice relate *La résistance à Tavaux*

Alain Nice, conseiller principal d'éducation au collège Mermoz, est aussi un passionné d'histoire. Il mène depuis longtemps des fouilles archéologiques sur le site mérovingien de Goudelancourt et les valorise dans le musée des Temps barbares qu'il a fondé à Marle. Mais il a en outre entrepris une recherche sur une période difficile de notre histoire tant nationale que locale : la Résistance.

Le père d'Alain Nice a fait partie du mouvement OCM (Organisation Civile et Militaire) et a suscité chez son fils le mystère du drame de Tavaux. Ce drame est lié aux groupes de résistance du nord-est de l'Aisne, des groupes qui sont soumis aux ordres de Georges Lallemand en 1944 : on peut citer celui de Brunehamel, avec le couple Mennesson, celui de Rozoy, avec Pierre Richard, et celui de Tavaux, qui est un des plus importants.

Le premier résistant de Tavaux est André Perbal, agent de renseignements des Forces combattantes de de Gaulle ; il est arrêté en mars 1942 et meurt en captivité en juin 1943. Mais c'est Pierre Maujean, démobilisé, qui, à 29 ans, organise le groupe de Tavaux en mai 1942. Il reçoit l'aide de Maximilien Jacquemart,

garagiste, de François Depoorter, le chef de gare de Montcornet. En plus des renseignements envoyés à Londres, il récupère des aviateurs alliés, comme les deux Américains Snede et Willard, et il organise des cambriolages de mairies pour saisir les tickets de rationnement au profit des maquis « Sansonnet », « Baïonnette », et de Signy-l'Abbaye ; enfin, il réalise des sabotages.

La région est stratégiquement favorable aux sabotages puisqu'elle est traversée par trois lignes ferroviaires : Charleville-Hirson, Laon-Hirson, Laon-Liard, très fréquentées par l'armée allemande au moment du débarquement de Normandie. La gare de Montcornet, en particulier, est favorable aux actions de résistance puisqu'elle connaît une pente de 9 % qui freine les trains et en fait des cibles parfaites.

Dans la nuit du 26 au 27 août, le groupe de Tavaux reçoit, par un parachutage, des armes pour harceler les Allemands en retraite. Le 30 août, Maujean et ses amis se heurtent à quelques soldats SS présents à Tavaux ; peu après, des éléments des divisions « Hitlerjugend » et « Adolf Hitler », repliées sur une ligne de défense au niveau de la Serre, bouclent le village. Les habitations de résistants sont dénoncées. Ce sont les représailles. Tavaux devient un petit Oradour : des rues sont détruites, des habitants sont tués, l'épouse de Pierre Maujean est brûlée. La majorité de la population y échappe en se réfugiant, apeurée, hagarde, pendant 24 heures, dans des tranchées creusées, en prévision d'un tel acte, dans les jardins. L'armée américaine reste au-delà de la Serre ; elle n'intervient pas. Alain Nice a présenté la résistance à Tavaux, le drame de Tavaux et a suscité une émotion certaine dans la nombreuse assistance dont plusieurs membres ont été les témoins du drame.

27 MAI 1998 : Jean Parent fait tout d'abord une communication sur *le rôle des chars français sur les ponts de l'Oise en mai 1940*, un épisode souvent négligé, qui permit de retarder l'avance allemande de trois jours entre Moy-de-l'Aisne et La Fère.

Puis c'est Jean Hallade qui rappelle les tribulations du *Wagon de Rethondes* choisi pour les négociations du 11 novembre 1918.

Craignant des réactions hostiles de la population de Senlis où il est installé, le Grand Quartier général des armées alliées préfère un endroit discret pour recevoir les plénipotentiaires allemands. Il charge la Compagnie des chemins de fer du Nord de trouver un lieu où pourraient stationner deux trains. C'est ainsi que fut choisi Rethondes, à une dizaine de kilomètres de Compiègne.

Accueillis à Haudroy le 7 novembre, les plénipotentiaires allemands sont acheminés jusqu'à Tergnier pour prendre un train qui les amène à celui de la délégation alliée, emmenée par le général Foch. Le wagon de luxe 2419 D, aménagé pour la circonstance, entre ainsi dans l'histoire.

Après la guerre, il est exposé dans la cour des Invalides puis ramené à Rethondes en 1927. En 1940, Hitler impose le même wagon pour symboliser la revanche allemande lors de la signature de l'armistice du 22 juin. Les Allemands

détruisent ensuite le site et emmènent le wagon pour l'exposer à Berlin, avant de l'expédier en Thuringe. Il aurait été incendié par des SS en 1945. Les débris retrouvés sont exposés au musée de l'Armistice.

En 1950, est retrouvé en Roumanie un des douze wagons construits identiques à celui de Rethondes. Il est ramené en France, restauré comme l'original et remis à sa place dans la clairière de l'Armistice entièrement reconstituée.

14 JUIN 1998 : communication de la Société historique de Haute-Picardie au XLII^e congrès de la Fédération, à Saint-Quentin : *Les communes de Laon et Saint-Quentin entre les XI^e et XIV^e siècles* par Jean-Louis Baudot (voir compte rendu du Congrès).

16 SEPTEMBRE 1998 : Éric Thierry présente *Le traité de Vervins*.

M. Éric Thierry, professeur au lycée Paul-Claudel, a soutenu dernièrement sa thèse de doctorat sur Lescarbot, dont il a déjà dévoilé un pan de vie, à la Société historique, en septembre 1997.

Sa recherche lui a permis d'approfondir les circonstances du traité de Vervins de 1598, vécu par Lescarbot. En 1584, la question de la succession du roi de France Henri III, malade et sans descendance, se pose. La couronne doit revenir à Henri de Navarre, protestant. Le duc de Guise constitue une Ligue catholique, alliée à l'Espagne, pour s'y opposer. Commence ce que l'on appelle la 8^e guerre de Religion. Devenu officiellement roi en 1589, Henri IV se convertit en 1594 pour être sacré et se faire accepter par la population, en majorité catholique.

Après la reprise d'Amiens en 1597, Henri IV, épuisé financièrement, comme son ennemi Philippe II, est prêt à accepter la paix. Les négociations, dirigées par le légat du pape Alexandre de Médicis, commencent à Saint-Quentin en octobre, mais se réalisent efficacement à Vervins, de février à mai 1598. Vervins est préférée en qualité de ville frontière, ayant affirmé sa neutralité lors du conflit et dirigée par son seigneur Guillemette de Coucy-Vervins, appréciée par Henri IV pour son courage. Les négociateurs se réunissent au premier étage du Château neuf, l'actuelle sous-préfecture. Après une longue discussion, les places sont distribuées à la satisfaction de tous : le légat siège en bout de table ; les délégués espagnols prennent place sur le côté droit, mais après le nonce, situé juste à côté du légat ; les délégués français, eux, sont à gauche, mais directement à côté du légat ! La langue utilisée est le latin, parlé par tous aisément. Pour la forme, le traité de Câteau-Cambrésis de 1559 (fin des guerres d'Italie) sert de base à celui de Vervins.

Le traité de Vervins donne une position de force à Henri IV face aux catholiques comme aux protestants auxquels il peut imposer l'édit de Nantes. La France retrouve une première place sur la scène européenne. Au contraire, l'Espagne perd toutes ses conquêtes et se replie sur ses limites de 1559 ; c'est pourquoi Philippe II signe le traité sans prêter le serment obligatoire. Le pape, le conciliateur, l'animateur de cette paix entre les deux grands royaumes catholiques, croit

faire renaître une Europe catholique, croit susciter une croisade contre les Turcs ; il s'illusionne : l'Europe est bien divisée religieusement et Henri IV maintient son alliance avec les Turcs.

6 SEPTEMBRE 1998 : visite-conférence au musée de Laon à propos de l'exposition *La vie féminine en Grèce*.

Grâce à la riche collection de vases, statuettes, statues, qu'a constituée La Charlonie – un industriel du Laonois – au début du XX^e siècle, le musée de Laon a pu réaliser une exposition sur la femme en Grèce antique.

La situation de la femme dans cette société apparaît paradoxale : médiocre dans la vie quotidienne, elle est importante dans la religion. La religion est au cœur de la vie de la cité grecque. Il faut fêter les dieux dont dépendent le bonheur et le malheur de la cité. Or la femme a une grande place dans la mythologie et les cérémonies religieuses. En effet, sa fécondité assure la survie de la cité par la procréation, mais aussi par la relation fertilité féminine – fertilité de la terre.

C'est pourquoi les Grecs respectent de nombreuses déesses. Héra préside aux mariages, aux accouchements, et persécute les concubines de son infidèle mari, Zeus. Les aventures de Déméter (Cérès), déesse des moissons, et de sa fille Coré, ne sont qu'une allégorie du cycle de la végétation. La mythologie multiplie également les héroïnes, comme Pénélope, la femme-épouse soumise, ou Hélène, la femme infidèle et fatale puisque responsable de la guerre de Troie. Les femmes mortelles participent aux rites religieux. Des jeunes filles, êtres purs, tissent le péplum (voile) d'Athéna et le lui apportent lors des Panathénées. Des filles portent les objets nécessaires aux sacrifices. C'est une fille, la Pythie, qui proclame les oracles d'Apollon.

Enfin, la femme assure la survie de la cité. Sur les vases, lors du départ du citoyen-soldat pour la guerre, elle est toujours présente pour offrir la libation : la femme est la « cité qui reste », soit la permanence de la cité. C'est aussi la femme qui assure les devoirs dus aux morts ; les « lécythes » (vases à parfum) blancs funéraires présentent des femmes qui « visitent la tombe ». Une belle « hydrie » (vase pour porter l'eau) montre une mère arrivant près de la stèle funéraire de son fils mort, comme épèbe, à la guerre ; le mort est toujours dessiné vivant à côté de son tombeau.

En Grèce antique, si la femme a de l'importance par la religion, elle est seconde dans la vie quotidienne. Elle vit soumise, recluse dans une partie de la maison réservée aux femmes, le gynécée. Sa grande fonction est la procréation. Elle assure la descendance familiale et le mariage n'est pour elle que le transfert de la maison paternelle à la maison maritale. Le musée détient un remarquable « loutrophore », vase qui sert uniquement au bain de purification de la future mariée. Son décor illustre joliment l'arrivée dans la chambre nuptiale : la femme se dévoile et tient un petit Eros.

Recluse, l'épouse est responsable de l'intendance familiale – mais c'est l'homme qui fait les commissions. Elle apparaît souvent avec un miroir. L'idéal

féminin n'est pas la femme nue – seul le corps masculin est beau -, mais la femme soucieuse de sa toilette. Tout de même, la femme sort. Ainsi elle va chercher l'eau et discute à la fontaine publique. Les épouses légitimes fêtent seules Déméter, lors de fêtes qui leur sont réservées, les Thesmophories.

Des femmes échappent à cette condition. On peut parler de femmes hétérodoxes. Elles sont hors normes. Les ménades en transes accompagnent Dionysos, dieu du vin ; les Amazones refusent les hommes, leur domination, et sont guerrières ; quelques poétesses ont réussi à acquérir une notoriété comme Corinne et Sappho ; les héraïres ou prostituées sont bien le contraire de la femme idéale ; Périclès subit le charme de l'une d'elle, Aspasie, sa maîtresse et conseillère politique.

15 OCTOBRE 1998 : M. Éric Delhaye rappelle *La quête et la conquête de l'eau à Laon*.

Le site de Laon n'est pas propice, d'un point de vue hydrographique, au développement d'une ville : il est à l'écart des cours d'eau importants puisque seuls l'Ardon et le ru des Barentons, aux débits limités à 20-40 litres par seconde, s'écoulent au pied de la butte. Le soubassement calcaire crée naturellement une alimentation en eau pluviale pour le Plateau et a permis dans le passé l'installation de fontaines. Ces fontaines, de tout temps, ont été contaminées par la population, en particulier les bouchers, les tanneurs, à tel point qu'une surveillance s'est imposée dès le Moyen Âge. Des mesures réglementaires sont alors prises : les immondices devaient être jetés aux Blancs Monts. Les eaux usées, quant à elles, s'écoulaient naturellement sur les pentes de la butte, créant des « gouffres » – véritables intestins du corps urbain – comme celui des Chenizelles.

Aux XVIII^e et XIX^e siècles, le problème de l'alimentation selon la quantité et la qualité de l'eau se pose pour le Plateau : fontaines, citernes, puits et porteurs d'eau de Bousson ne suffisent pas. Des projets pour y monter l'eau à partir du pied de la butte se multiplient. Le premier date de 1719. Celui de l'ingénieur Renard, en 1865, qui reprend celui de Bringol, est retenu par le maire Vinchon malgré les opposants comme l'historien Melleville. Il est concédé pour trente ans à l'entreprise Fortin-Herman qui, finalement, ne capte pas l'eau à l'Ardon mais dans la nappe de craie.

Si l'alimentation en eau est assurée, le problème de l'assainissement demeure car on continue d'utiliser les pentes de la butte selon des axes de ruissellement avec cascades et avec une charge importante en sable, blocs de pierre qui révèle l'érosion. Au gouffre des Chenizelles, en 1935-1936, un chantier de chômeurs est ouvert pour poser, enfin, un collecteur de 800 mm de diamètre. Un aqueduc enterré est construit à partir de la porte Germain le long de la Montagne de Vaux ; son obstruction n'est-elle pas à l'origine du glissement de terrain de l'avenue Gambetta ?

Ainsi le problème de l'eau et de l'assainissement à Laon ne date pas d'aujourd'hui, même si ils sont accrus par la forte augmentation de la consommation d'eau depuis quelque quarante ans.

22 OCTOBRE 1998 : visite-conférence, par Jean-Louis Baudot, de l'exposition *Chemin faisant, les grimpettes de Laon* réalisée aux Archives départementales.

Alors qu'un premier espace introduit à l'exposition en brossant le décor bucolique des sentes laonnoises, un second tâche de les définir en révélant, en particulier, l'inversion du vocabulaire utilisé pour les désigner. Ce n'est qu'à partir du XIX^e siècle que le mot de « grimpette » se substitue à celui de « descente » employé quand la ville se limitait presque au Plateau : peut-on parler d'une « revanche » de la ville basse – de quel peuplement ? – sur la ville haute ou du résultat du développement de la ville basse et de la nécessité pour ses habitants d'aller sur le Plateau où sont les administrations ?

Jusqu'à il y a une centaine d'années, elles étaient très humanisées, bordées de vignes et jardins. Depuis, progressivement, elles ont été abandonnées ; une végétation arborée s'est imposée et les déplacements pédestres se sont raréfiés à tel point que les confusions se multiplient quant à leurs appellations. Le corps de l'exposition les rappelle toutes, redéfinit leurs tracés, leurs noms, grâce à des panneaux clairs où photographies, plans, textes du passé et fiches signalétiques se juxtaposent pour faire renaître chaque « grimpette ». Par exemple, sait-on que la ruelle Bauduin est celle où saint Bauduin, fils de la reine Salaberge, a été assassiné en 681, selon l'abbé Charpentier, du XIX^e siècle ?

Cette exposition, dont le catalogue a été publié, sort de l'oubli des chemins qui font partie de l'imaginaire des Laonnois. Elle est à rapprocher de l'enquête de 1821 effectuée à leur sujet sur ordre du préfet.

7 ET 8 NOVEMBRE 1998 : colloque *Regards sur la Grande Guerre*

Le colloque s'efforce de proposer différents « Regards sur la Grande Guerre » : regard du peintre Jonas, regard du stratège avec les chars, regard des soldats-rebelles avec les mutineries, regard du soldat-héros et écrivain avec Ernst Jünger.

M. François Poncet, professeur à Paris IV-Sorbonne : « *Les chemins de la Haute ville* », Ernst Jünger... et autres lieux.

La deuxième journée est consacrée à Jünger et la Première Guerre. C'est pourquoi la communication de M. Poncet a pour but de spécifier le choix de Jünger pour le regard du soldat-écrivain. Jünger n'a pas été présent à Laon pendant la première guerre, mais il a une importance particulière pour la ville qui l'a impressionné et dont il a sauvé la bibliothèque lors de l'exode en 1940. La ville de Laon est depuis juin 1940 l'une des capitales de l'imaginaire jüngerien. Le commentaire du journal *Jardins et routes* doit donc s'attacher à ce qui, dans l'occupation de Laon par le capitaine Ernst Jünger, prend valeur d'archétype. Laon est d'abord un « haut lieu » qui ramasse en soi toutes les valeurs du lieu saint par où communiquent haut et bas, ciel et terre. Le lieu devient ainsi le théâtre du Superflu, donation première et originelle de l'être, vécue par Jünger,

dans le contexte surréaliste de la débâcle et de l'exode. Le Laon de juin 1940 est bien l'un des foyers du « réalisme magique ».

M. Jean-Claude Poinsignon, docteur en histoire de l'art, expert près la cour d'appel de Douai : *Jonas, peintre de la Grande Guerre*.

Né à Anzin en 1880, le peintre Lucien Jonas (1880-1947) est surpris par la déclaration de guerre en 1914 alors que sa carrière est en pleine ascension. Mobilisé dès les premiers jours, il est cantonné à Guéret avec le 327^e RI. Il est ensuite détaché à la 22^e section COA, attaché au musée de l'Armée. C'est ainsi qu'en compagnie du peintre Berne-Bellecour il accomplit sa première mission à Amiens : un portrait du général de Castelnau. Il fut suivi de nombreux autres portraits d'officiers, sous-officiers ou simples soldats qui, reproduits dans *l'Illustration*, n'ont pas peu contribué à la renommée du peintre.

Mais Jonas, au milieu de ses camarades, au front, fut peut-être surtout le témoin à la fois des ravages de la guerre et du courage résigné ou tranquille du Poilu. Ce virtuose du trait n'a pas son pareil, au fusain ou avec quelques touches de couleur, pour dire la tranchée marmitée, le village effondré, l'église démolie, le cheval crevé, le soldat stoïque. À côté des nombreux dessins à caractère documentaire qu'il livre, pendant la durée de la guerre et même après, à *l'Illustration*, *Lectures pour tous* ou *Les Annales*, à côté des affiches qu'il compose pour les grandes causes, c'est sans doute dans les carnets de croquis prestement enlevés, dans ces dizaines de petits panneaux de bois ou de carton si rapidement exécutés où il dit le quotidien de la guerre que l'artiste est le plus lui-même : vision tragique du monde, tendresse pour les humbles, courage ordinaire, humour... et humeur composent un univers bien personnel, raconté avec une économie de moyens peu banale.

Et ce sont ces modestes pages que Jonas, après la guerre, a développées dans ses grandes compositions décoratives où jamais le sacrifice du Poilu n'est oublié. Parfois, comme le fit George Desvallières dans *l'Ascension du Poilu*, Lucien Jonas amplifie sa vision pour en faire le sujet du tableau, allant jusqu'à lui conférer une dimension religieuse. C'est ainsi que dans *Le Sauveur*, conservé dans la basilique Notre-Dame-du-Saint-Cordon à Valenciennes, le soldat de quatorze devient l'image même du Christ, et l'œuvre la synthèse la plus brillante du « peintre de guerre » Lucien Jonas.

M. Allain Bernede, professeur au cours « Histoire », Ecole militaire de Paris : *Berry-au-Bac : l'engagement des chars français, le 16 avril 1917*.

Cette communication se veut être la mise en perspective technique de l'emploi des chars à Berry-au-Bac, le 16 avril 1917, sans toutefois négliger la dimension humaine. Après un premier engagement des tanks anglais sur la Somme, le 15 septembre 1916, elle met en avant « l'idée française » du char avec sa « doctrine » d'emploi. Mais il y a souvent beaucoup de chemin à parcourir entre l'idée et l'action. À Berry-au-Bac, la distorsion est énorme entre le concept et le

cadre d'emploi. Il y a cependant pire encore. Le drame de cette chance manquée sur le chemin de la victoire est d'autant plus poignant que le chef d'escadrons Bossut, un officier convaincu de l'avenir des chars, avait parfaitement identifié l'erreur et, probablement, pris conscience du risque majeur d'effondrement du moral en cas d'échec de l'offensive.

M. Guy Pedroncini, professeur doyen honoraire de Paris IV-Sorbonne, président du Comité national du souvenir de Verdun : *Les mutineries de 1917*. (Son texte est lu par M. Robert Lefevre)

Le 16 avril 1917 au soir, l'effondrement du décor nivellien laisse apparaître une crise multiforme du moral, de la tactique, de la stratégie et du Haut Commandement. Cet ultime échec des offensives inutilement meurtrières conduit à des refus d'obéissance collectifs appelés traditionnellement mutineries de 1917. Cette crise est restée longtemps peu et mal connue. Seules les archives ont permis d'en analyser les causes, les caractères et l'importance.

De courte durée, les 250 cas ayant touché 68 divisions sont de très inégale importance, mais ils ont la même signification : les combattants refusent les offensives inutilement meurtrières, ils ne veulent plus se faire tuer pour rien. Mais ils continuent à se défendre, n'ouvrent pas le front. De ce fait, les Allemands ne découvrirent la crise qu'après sa disparition. Or le nouveau général en chef, Pétain, qui avait la réputation d'avoir réussi toutes ses attaques en menaçant la vie de ses hommes et qu'auréolaient la gloire de Verdun, était le mieux à même de comprendre les raisons profondes de la crise, en écartant les explications auxquelles s'attachaient la section de renseignement des armées et ses grands subordonnés. Il était le plus capable également de recréer la confiance dans le Haut Commandement et dans la victoire.

Contrairement aux légendes, la répression est restée très limitée – 49 exécutions – et elle n'a pas été le moyen pour enrayer la crise : la première exécution est du 10 juin, alors que depuis plusieurs jours les mouvements d'indiscipline disparaissaient largement. C'est la directive n°1 du général Pétain abandonnant les offensives inutiles qui met fin aux mouvements d'indiscipline dès qu'elle se traduit dans les faits. L'amélioration des conditions de vie des combattants contribue largement aussi au retour à l'obéissance. Et ce sont les succès de la tactique de Pétain – Verdun en août, et surtout la grande victoire de la Malmaison, en octobre, qui emporte au prix de pertes très faibles le Chemin des Dames, ce que ni Nivelle, ni Mangin n'avaient réussi – qui rendent aux soldats la confiance en la victoire. Que, moins de six mois après l'échec d'avril, Pétain ait osé relancer l'armée française à l'assaut dans la région où s'étaient déroulés et cet échec, et les principales mutineries, montre l'étendue du redressement opéré.

La crise des mutineries fut ainsi une crise majeure de la Grande Guerre. Elle facilita le développement du rôle du matériel, notamment des chars et des avions. Elle a donné au général Pétain une popularité et une confiance au sein de l'armée qui demeureront.

4 DÉCEMBRE 1998 : Mlle Cécile Souchon réfléchit sur *Une tolérable paix : l'édit de Nantes*.

L'édit de Nantes trouve ses origines dans le drame religieux du XVI^e siècle et en particulier le massacre de la Saint-Barthélémy qui épouvante tout le monde. A partir de cet événement, le parti protestant s'organise dans ses bases géographiques, loin de Paris, dans le croissant Nantes-Toulouse-Dauphiné. État dans l'État, il s'approprie les droits régaliens et instaure une Assemblée de la Réforme annuelle qui revendique une place pour les protestants dans la société. Alors que la tension croît depuis que Henri IV, protecteur des réformés, s'est converti au catholicisme, la dernière assemblée se tient à Châtellerault en 1598 ; c'est là que le roi envoie ses négociateurs de paix.

Henri IV hésite à faire une nouvelle paix ; il pense qu'il suffirait d'appliquer les quelque sept précédentes ! Mais il cède à la pression de son conseiller, Duplessis-Mornay, qui considère celles-ci discréditées et réclame « une tolérable paix ». Convaincu, Henri IV a la ferme volonté d'aboutir à la paix religieuse : il achète les chefs de la Ligue catholique, les ducs de Mayenne et de Mercoeur, et il désigne comme négociateurs des fidèles, d'esprit très ouvert.

L'édit de Nantes est signé en avril de la « 9^e année du règne », sans doute le jour de l'Ascension, fête commune aux diverses communautés. Il comprend 4 textes : l'édit, de 92 articles, 56 articles « secrets » ou « particuliers », un brevet financier et 24 articles nommant les places fortes données aux protestants. L'esprit pacificateur se retrouve dans l'édit qui demande d'oublier les rançunes (art. 1), aux « frères, amis, concitoyens » de rétablir une vie en commun (art. 2). Pour plaire aux protestants, le roi leur garantit la liberté de conscience, le droit de culte – limité géographiquement. Mais il n'hésite pas, pour le faire accepter par les catholiques, à parler de « la prétendue religion réformée » (préambule) et du rétablissement intégral du culte du catholicisme dans le royaume (art. 3).

Même si personne n'est content de l'édit, le traité de Vervins, fêté, comme tout traité, dans la liesse populaire, l'éclipse suffisamment pour lui permettre de s'imposer finalement, malgré les réticences des parlements auxquels Henri IV adresse quelques lettres. Henri IV veut la paix religieuse ; avec souplesse et fermeté, il l'impose.